VICARIAT DU KEEWATIN

Mission Esquimaude de Chesterfield Inlet, Can. [1]

A. — 17 février 1919.

1° BILAN. — Nous n'avons pas de rapport de conversions en masse à vous envoyer ; et la chose ne surprendra aucun de ceux qui ont suivi les débuts de cette Mission, de 1912 à 1917. Le P. PIOGET, à son arrivée, a eu le bonheur de faire son premier baptême d'Esquimau : c'était le premier enfant né de parents chrétiens en ce pays et comme le premier fruit de nos travaux de cinq ans. Puis, au printemps prochain, nous aurons un baptême d'adulte, catéchumène de deux ans dont je vais terminer l'instruction, et la première communion d'une petite fille de 7 ans. Et voilà à peu près tout le bilan que j'entrevois pour le moment, — à moins, naturellement, que le bon Dieu n'en appelle d'autres que nous ne connaissons pas encore, car c'est Lui qui convertit les cœurs : nous ne faisons qu'instruire, préparer les voies à la grâce et conférer les sacrements.

Nous n'avons, près de nous, qu'une seule famille de chrétiens. C'est peu, mais ce peu signifie beaucoup pour nous. Ce n'est plus la solitude des quatre premières années : nous avons des âmes à diriger, à instruire de plus en plus. Il y a là, pour nous, un encouragement et comme une nécessité de continuer le bien commencé.

Je vais essayer de vous donner une idée de notre vie ici, depuis notre retour, afin de répondre au légitime désir des âmes charitables qui s'intéressent à nous et dont la sympathie nous est si précieuse — et mérite toute notre reconnaissance.

(1) Voir *Missions*, juin 1919, page 60.

2° CHRÉTIENS. — La première parole que je saisis en approchant de terre, le 23 août dernier, furent ces cris joyeux d'une petite chrétienne de 4 ans qui m'avait aperçu : « *Atâtatsiar* — Mon grand-père ! » C'est le titre que me donnent bien des enfants par ici. Je crois que la joie était bien aussi le sentiment de tous nos chrétiens. Les hommes étant à la chasse, nous ne vîmes ce jour-là que les femmes et les enfants. Ils nous accompagnèrent jusqu'à la maison, portant nos petits bagages. Ce n'était plus, cette fois, les larmes aux yeux, comme en septembre 1917, quand je les quittais pour un an : le bonheur se lisait sur leurs visages. Dès le lendemain, tout ce monde était à la Messe ; et, dès que je commençai les prières, tous répondirent avec entrain, sans hésitation, — preuve qu'ils ne les avaient pas oubliées et que, par conséquent, ils avaient été fidèles à les réciter.

Le lendemain, arrivent les hommes — qui joignent leurs voix mâles à celles des enfants. Il y a, dans leur ton de voix, un accent de conviction qui touche et montre bien que ces gens ont réellement la foi et sentent ce qu'ils disent. Bien vite, ils demandent à se confesser, pour pouvoir recevoir la sainte Communion Béni soit Dieu, qui les a si bien conservés : le travail de sa grâce en ces cœurs est bien admirable.

Mais, bientôt, ces chers chrétiens doivent s'éloigner et partir pour leurs camps d'hiver. C'était à la mi-septembre. Seule une famille reste avec nous ; et j'ai dit que sa présence nous est une grande consolation.

3° NOEL. — Les chrétiens n'ont pas pu tous venir pour les fêtes de Noël. Le mois de décembre avait été bien mauvais : ce n'était que tempêtes de neige, par temps couvert, et la neige fondante, pleine d'eau, rendait la marche presque impossible, — on calait jusqu'au dessus du genou, comme dans le bois fort. Pierre, un de nos chrétiens, était venu au commencement de décembre, mettant dix jours à faire un trajet qui n'en demande que deux, d'ordinaire. Il se reposa une semaine, avec nous, et devait revenir pour Noël, avec son beau-frère — qui demeure avec lui. Nous attendîmes jusqu'à

la dernière minute ; mais personne ! Nous n'avions donc, aux pieds de la Crèche, que cette famille restée avec nous ; et, tous ensemble, nous priâmes pour ceux qui n'avaient pu venir.

Le surlendemain de la fête, voici Georges, un autre de nos chrétiens, qui arrive de l'ouest. Les mauvais chemins l'ont mis en retard ; mais il a dû avoir bien du mérite devant Dieu car il n'est pas fort, — ayant passé sept ans sur un lit de douleur, sans pouvoir se lever. Le dimanche dans l'octave de la fête, puis les jours de l'An et de l'Epiphanie, nous avons ainsi deux familles au complet.

Les sermons de circonstance, les cantiques de Noël, la sainte Communion firent beaucoup de bien à cette belle âme de Georges. Après l'un de nos offices, où j'avais été touché moi-même de la piété de ces gens, je fis remarquer à mes premiers chrétiens qu'il n'était pas nécessaire d avoir de grandes églises, remplies de milliers de personnes priant et chantant ensemble, pour sentir le bienfait de la prière, — que nous autres, ici, bien que si peu nombreux, nous avions bien prié et chanté, — que notre cœur était content de ces fêtes. « Ah ! me fit Georges, cela ne ferait pas pour moi, ces grandes cérémonies chez les blancs ! » Je pensais qu'il voulait dire qu'il aurait peur de voir tant de monde, mais il s'expliqua : « Je ne pourrais pas chanter, je ne pourrais pas prier ; même ici, j'ai failli pleurer cet après-midi ! » Il prenait cela pour une faiblesse et presque pour une faute.

4° Famine. — Il nous tarde, cependant, d'avoir des nouvelles de nos gens qui n'ont pas pu venir ; car c'est la famine, cet hiver, dans tout le pays. Pas de caribous. A l'automne, passe, il y a le poisson dans les lacs ; mais, en février, quand cela prend un jour de travail pour creuser, dans la glace, un trou à hameçons, et que le poisson ne tient qu'aux endroits les plus creux, la vie n'est pas gaie pour des gens qui n'ont pas une once de nourriture en avant. Survienne une *poudrerie* de quelques jours de suite, personne ne peut sortir ; et c'est la mort qui guette

ces pauvres affamés. C'est ainsi que 40 à 60 Esquimaux du sud ont péri, l'an dernier. Cette année, nous savons qu'il y a déjà 5 enfants morts de faim, dans une seule famille. Mais nous sommes loin d'avoir des nouvelles de tout le monde. En novembre dernier, un de ces malheureux affamés s'affaissait sans connaissance sur le petit lac en arrière des maisons. Heureusement que les enfants, qui jouaient dehors, l'aperçurent. Mais d'où venait-il ? Où était sa famille ? Ce n'est que le lendemain qu'il reprit ses sens et put donner des renseignements. Alors on alla chercher sa vieille — qui attendait stoïquement la mort, sous les débris d'une tente mise en pièces par le vent. Combien d'autres drames de ce genre en ces pays de misère, où la vie est si pénible ! Hier, arrivait un fort gaillard d'autrefois — aujourd'hui bien décharné. Pas un chien : il hale sa traîne, — portant dans ses bras, sous son capot, comme sur son cœur, un enfant de 7 à 8 ans, qui ne peut plus marcher et que son père essaie ainsi de protéger contre le froid.

Mais c'est la misère des orphelins et des orphelines qu'il faut voir : il y a de quoi fendre le cœur ! Nous avons ici une jeune fille, qui peut bien avoir de 15 à 16 ans. Tous ses parents sont morts, l'an dernier. Un an de misère a suffi pour en faire un être hébété, comme abruti et plus ou moins responsable de ses actes. Par charité, je lui donnais un morceau de pain, avec une tasse de thé, de temps à autre. Bien vite alors, nous constatâmes maint petit larcin à la cuisine. Et, quand l'empreinte de ses quatre doigts dans le beurre m'eût donné une preuve de sa culpabilité, que je lui mis la chose sous les yeux, elle me demanda d'un air ingénu si c'est mal de voler. Elle a tant faim et toujours faim ! Son gardien vient vite m'avertir de ne pas la laisser entrer, ou de la mettre de suite à la porte, si elle vient chez nous, — « car c'est une voleuse, dit-il, et elle sait mentir aussi ! » Sans doute que notre homme n'aime guère voir la fille venir raconter chez nous comment elle est traitée par son père adoptif.

Que c'est triste ! Si seulement nos ressources nous

permettaient de venir en aide à ces infortunés ! Quelques sacs de farine ou de biscuits sauveraient la vie de plusieurs à l'occasion ; sans chercher à les attirer par le ventre, nous serions réellement des pères à leurs yeux. Mais que faire ? Nous ne jeûnons pas, c'est vrai, mais nous en sommes au régime d'abstinence continuelle depuis six mois. Des fèves et de la farine d'avoine constituent nos repas, — et, oublie-t-on d'en faire cuire à temps ? ce sera alors le pain et le thé. Cela nous soutient, et nous suffisons à l'ouvrage de chaque jour ; mais, s'il nous fallait, comme les Esquimaux, partir, chaque matin, le ventre creux, sans même une tasse de thé chaud, par les gros froids actuels, je doute fort que notre peau résisterait aux caresses du vent du nord.

5° Travaux. — Un mot maintenant sur nos occupations cet hiver. Après le départ du bateau, nous commençons par mettre une nouvelle rangée de planches sur les murs intérieurs de notre chambre à coucher. Ce n'était pas du superflu. Chaque mois, les années précédentes, il fallait, en hiver, prendre la hache pour enlever des murs la glace — qui avait plusieurs pouces d'épaisseur. Cet hiver, une fois seulement, au moment des gros froids, nous avons, à la chaleur de la lampe à flamme bleue, enlevé un peu de givre qui se formait autour de nos lits. C'est un progrès sensible. Nous n'en restons pas moins au régime du chauffage primitif : le soir, on se déshabille dans la salle, laissant là les habits de peau pour qu'ils sèchent près du feu et ne prennent point de givre. Puis, à la course, à l'assaut des lits. Vite on se glisse dans les sacs en peau de caribou, et vive le sommeil ! Le matin, au son du réveil, on ne traîne guère, car il ne fait pas chaud. On se lave et on s'habille dans la salle, où la température est moins crue. Si le feu a par trop baissé ou s'est éteint, on revêt d'abord des peaux de bête avant de prendre la soutane ; et, en attendant que le feu monte, on médite un peu sur les misères de la vie présente.

Mais revenons à nos travaux. En octobre, un coup d'œil et aussi un coup de main aux portes et fenêtres,

pour boucher toute issue et empêcher le vent de pénétrer ; et nous voilà prêts à la réclusion. Alors, nous nous mettons à l'étude. Nos chrétiens ayant bien conservé les petits livres que j'avais faits pour eux en 1917, au lieu d'en imprimer de nouveaux, nous entreprenons le travail de la grammaire. Il importe de fixer la langue et d'utiliser les données que j'en ai, — surtout pour le cas où je viendrais à manquer. Il fallait, d'ailleurs, faire la classe à mon compagnon Déjà, tout le long du chemin, le P. Pioget avait noirci maint cahier de longues listes de mots, et sa mémoire heureuse en avait retenu un grand nombre, — mais de là à parler il y a loin. La langue esquimaude n'est pas de celles où les mots, presque toujours invariables, s'alignent à la suite les uns des autres, comme en français. Par exemple, le verbe esquimau, avec plus de 700 terminaisons de personnes, — voilà une conjugaison respectable — trouve encore le moyen de s'incorporer tout ce que nous appelons adverbes. « Je marche, je marche vite, je puis ou ne puis pas marcher », etc., etc., — tout se rend à l'aide du même verbe, de sorte qu'à ne prendre même que les formes ordinaires, on arrive à plus de 100.000 manières de présenter n'importe quel verbe esquimau. Y aller de pure mémoire est peine perdue : il faut des clés qui permettent de composer ces mots-phrases, qu'on n'a jamais vus écrits ni entendu prononcer peut-être, mais qui sont bien la seule manière de rendre telle ou telle idée. Ce travail va me prendre toute l'année. Le P. Pioget appelle cela le cours d'Université de Chesterfield. Elève et secrétaire, il étudie mes notes, les met au clair sur manuscrit et avance à grands pas dans la connaissance de la langue.

Naturellement, nous sommes cuisiniers, boulangers, menuisiers, raccommodeurs de tout ce qui se casse, etc. Il faut aussi avoir l'œil à tout : autrement, tantôt ce sera une chaudière quelconque, remplie d'huile de phoque, que vous sentirez avant de l'avoir aperçue sur le poêle, ou quelques paires de vieux souliers, accrochés aux murs de la cuisine pour y sécher, qui chatouilleront vos nerfs olfactifs de leur odeur *sui generis*, ou même

quelques bouts de peau de caribou, langes de bébé qu'une mère soigneuse aura mis là à sécher, qui vous forceront à jouir, malgré vous, du parfum tout esquimau qui s'en dégage. Ces menus travaux et ces distractions ont, d'ailleurs, le don de reposer un peu, quand la fatigue de l'étude continuelle se fait sentir.

6° PAIENS. — Il y a ici, actuellement, plusieurs familles de païens, venus au poste pour échapper à la famine. Il en est qui ne viennent jamais nous voir, aimant mieux souffrir de la faim que de s'exposer, en nous fréquentant, à manquer à leurs superstitions ; car ils voient que nos chrétiens ont laissé tout cela de côté. Naturellement, les sorciers sont en tête du mouvement qui tient les païens à l'écart. Mais ceci ne doit pas nous décourager, — c'est plutôt une preuve que notre travail avance et que ces gens réalisent qu'ils ne peuvent être à la fois païens et chrétiens, en prenant un peu de chaque religion, mais qu'un chrétien doit l'être tout entier. Il y a là un gage de bon espoir, pour le jour où l'heure de la grâce sonnera pour eux. Nous n'allons donc pas à la course en fait de conversions, et ne devons pas le faire. Une jeune fille — qui avait fréquenté notre école, en 1915, connaissait assez bien le catéchisme et désirait alors le baptême — a été vendue, bon gré, mal gré, à un bigame païen. Elle n'avait rien à dire au marché, bien entendu, et n'est guère coupable, sans doute ; mais les faits montrent bien déjà que nous avions raison de ne point baptiser tous ces enfants, tant qu'ils restent au pouvoir de parents païens. Nous continuerons donc à étudier nos gens et leur langue, nous mettant ainsi à même de faire du bien à ceux que le bon Dieu nous enverra. C'est en cela que nous serons missionnaires, — la question des conversions ne dépend pas de nous, mais de Dieu seul. Puissent un grand nombre d'âmes nous aider par leurs prières à mériter cette grâce de la conversion pour tant de pauvres païens !

Cette lettre ne partira d'ici qu'à la fin du mois. Quant elle vous parviendra, il sera bien tard, pour vous, de recevoir nos vœux et souhaits de nouvelle année. Mais

notre cœur n'a pas été en retard pour les formuler : au jour de l'an, nous avons eu une action de grâces spéciale, où tous, nouveaux chrétiens et leurs missionnaires, nous avons prié aux intentions des bienfaiteurs de cette Mission. Daigne le Seigneur exaucer nos vœux, et récompenser lui-même les âmes charitables qui ont bien voulu s'intéresser à elle !

P.-S. — Après que j'eus écrit ces lignes, nous avons reçu des nouvelles de nos chrétiens, sur le sort desquels nous étions inquiets. Ils vivent de la mer, chassant et mangeant le phoque. Joseph a été bien malade, cet hiver, mais il est rétabli ; il m'écrit que, lorsqu'il tombe malade, il a recours à la prière, et se remet. C'est bien la foi simple et naïve, qui arrive au cœur de Dieu et est exaucée.

ARSÈNE TURQUETIL, *O. M. I.*

B — 25 août 1919.

1° DIFFICULTÉS. — Le bateau doit arriver sous peu, — cette semaine probablement. Nous attendons des nouvelles de nos amis, et nos amis en attendent de nous. Donc, pas de temps à perdre : je m'y mets.

A notre retour ici, l'an dernier, nous retrouvâmes nos chrétiens bien conservés, grâces à Dieu ; mais nous ne pûmes jouir longtemps de leur présence près de nous. Dès le 6 septembre, ils étaient tous repartis à leurs camps d'hiver. On n'oublie pas que Chesterfield n'est ni une ville, ni un village, ni même un camp. Les sauvages viennent ici, de temps à autre, pour traiter, mais n'y demeurent pas, — le gibier ne se tient pas près des maisons : il n'y reste donc que les gens du poste et leurs engagés. Une seule famille de chrétiens reste près de nous, et sa présence nous aide à supporter la solitude du pays. Sans elle, nous aurions eu bien des dimanches vacants ; car les sauvages païens, qui résident au poste, se tiennent à l'écart de nous, — même ceux qui viennent en passant, pour traiter, ne nous font plus visite, comme

autrefois, — de sorte que, tout l'hiver, nous n'avons guère eu que la visite passagère de deux familles chrétiennes. Joseph, notre premier catéchumène de 1916 et le plus âgé de nos chrétiens, ne peut venir nous voir : tout l'hiver, il a été bien malade et a failli mourir. Enfin, nous avons pu le revoir au mois de juin : il est maigre, étiré, blanchi, — on voit qu'il a souffert, mais il est heureux et content comme auparavant. Il me répète de vive voix ce qu'il avait écrit cet hiver : — « Merci, merci au Père de nous avoir appris à prier : j'ai été bien malade et, chaque fois, nous avons prié en famille, et la prière seule m'a fait vivre. » Puis il ajoute : — « Si j'étais seul, je serais bien aise de mourir pour aller au ciel maintenant, pendant que mon âme est encore bonne depuis son baptême, mais il vaut mieux sans doute que je vive encore, quand je vois ma femme et mon enfant, si jeunes encore tous les deux, qui pleurent à la pensée que je vais mourir et être séparé d'eux ! »

Une seule fois, dans l'année, nous avons eu une assistance nombreuse, attentive, consolante : c'étaient des gens venus du nord, complètement indépendants du poste d'ici. Ces gens me disaient, l'après-midi, après avoir assisté aux deux offices et catéchismes, combien ils étaient heureux et contents d'entendre parler de la prière ; ils regrettaient de n'être pas là plus souvent, même chaque dimanche, et demandaient si je ne pourrais pas passer quelque temps dans leurs camps. Les dispositions de ces gens, indépendants du poste, donnent l'explication de l'indifférence, de l'éloignement, des moqueries de ceux qui y résident. L'Esquimau, en effet, a bien de la peine à gagner sa vie dans le pays misérable qui est le sien, — l'an dernier, 40 morts de faim ; et 30 encore, cette année. Par suite, il apprécie beaucoup l'aide qu'il reçoit des blancs sous ce rapport. Or, au poste, il y a un grand magasin où l'Esquimau trouve fusils, munitions, vivres et marchandises de toutes sortes, voire même des douceurs et articles de luxe en abondance. Sans doute, il lui faut payer pour obtenir tout cela ; mais, si on lui met en tête qu'il ne sera le bienvenu,

n'obtiendra de faveurs qu'en se tenant à l'écart de nous, en se moquant de nous, en faisant tout le contraire de ce que nous enseignons, s'il voit que les favoris du poste sont les chefs et meneurs du mouvement qui nous fait opposition, on ne peut s'attendre qu'il sacrifie ses intérêts matériels, le bien-être pour lui et les siens, dans le but de nous plaire, — à nous qui n'avons pas de magasin pour l'aider, et venons seulement lui prêcher une morale toute nouvelle et assez difficile pour lui.

C'est précisément ce qui se fait ici : l'agent du poste se tient ostensiblement lui-même à l'écart, on ne peut le voir qu'une fois l'an, — sa conduite, en bien des points, est en contradiction formelle avec nos enseignements, — ses favoris, ceux qu'il engage, sont nos pires ennemis, et il tient à les conserver et il les favorise plus que les autres, — dans sa maison, en sa présence, ces gens peuvent se moquer de nous, — au lieu de les arrêter, il rira avec eux, disant que ces païens ne savent pas mieux. Tout Esquimau qui va ou vient au poste, voit et entend tout cela, et il ne s'y trompe pas : dès qu'il obtient un emploi, ne fût-ce que pour quelques jours, dès qu'il a quelque chose à traiter, il se met du côté des moqueurs, contre nous, dans le but d'obtenir les bonnes grâces de l'agent, il nous évite, et c'est ainsi que, peu à peu, l'idée se fait et se répand que, pour obtenir de bonnes conditions au magasin dont dépend son bien-être et sa vie, il doit être notre ennemi.

C'est un fait évident que, sans cette opposition de mauvais aloi, nous pourrions avoir une assistance moyenne de 25 à 30 personnes, chaque dimanche. Un, deux ou trois ans de catéchisme, suivis de la sorte, auraient vite fait d'avancer notre œuvre : nous aurions une chrétienté naissante de 15 à 20 familles au moins, maintenant. C'est un temps précieux que cette opposition indigne nous fait perdre, c'est un temps précieux perdu pour ces pauvres âmes païennes — dont plusieurs se trouvent être plus coupables, parce qu'elles étouffent la voix de leur conscience pour ne suivre que l'appât du gain.

Nous sommes actuellement en relation avec les autorités de la Compagnie (de la Baie d'Hudson) pour faire cesser cet état de choses ; et nous espérons que justice sera faite.

Ce temps n'est pas complètement perdu pourtant, — à Dieu ne plaise. Tout d'abord, de cette situation si pénible nous comptons bien retirer quelques mérites de conversion pour le jour — et il viendra — où l'œuvre du démon devra céder le pas à la grâce de Dieu.

Puis, malgré tout, notre travail avance : par ce contact journalier avec quelques-uns, nous nous familiarisons de plus en plus avec la langue. Un païen, venu récemment, le dimanche, assister au catéchisme, alla tout de suite publier dans le camp que, la dernière fois qu'il était venu, — c'était en 1916 — j'étais encore un blanc, mais qu'aujourd'hui j'étais bien un Esquimau ; il voulait dire par là que ma façon de parler maintenant lui paraissait toute naturelle, comme si c'était un Esquimau qui parlait, et que, par suite, il comprenait très bien.

2° Occupations. — Tout l'hiver, sept mois durant, — de la mi-octobre au milieu du mois de mai — enfermés, comme des reclus, dans notre maisonnette, nous étudions la langue, dont j'essaie de fixer la grammaire, pour l'usage des missionnaires qui auront à l'apprendre. Puis, il y a les sermons-catéchismes du dimanche, quelques cantiques et des prières à composer, pour compléter mon premier livre de 1917. L'étude de cette langue est pénible — car je suis sans aide et n'en suis encore qu'aux débuts — et attrayante à la fois, car la langue est belle, riche et bien ordonnée. Il faut aussi savoir se distraire de temps à autre, si on veut conserver sa santé. Ici, pas de distractions ; on peut s'adonner tout entier à l'étude et au recueillement de la pensée. Pas de visites à faire ni à recevoir, pas de téléphones, ni de journaux quotidiens à nouvelles sensationnelles : si on n'y prend garde, on se laisse absorber tout entier, alors que, des semaines et des mois entiers, rien autre chose ne vient à l'esprit que ce travail d'étude qui préoccupe.

Ainsi, nous sommes allés, du mois d'août 1918 au

23 avril 1919, sans aucune nouvelle du monde civilisé. Et les quelques nouvelles du pays que nous habitons, qui nous parviennent de temps à autre, ne sont guère faites pour distraire et réconforter : indifférence ou moqueries à notre endroit et, en ce qui regarde les intérêts des sauvages, famine, morts de faim, noyades, meurtres pour question de femmes, mariages à la façon des brutes après échanges de coups de poings, — voilà les grandes et menues nouvelles du pays.

Sans doute, nous nous récréons un peu après les repas, puis nous avons tous les soins du ménage qui reposent un peu l'esprit ; mais, tout en faisant la cuisine, tout en lavant les assiettes et le linge, tout en raccommodant et nous occupant de mille autres détails, notre attention reste encore concentrée sur l'étude.

3° CLIMAT. — Pourquoi ne pas sortir de temps à autre ? Ce n'est pas l'envie qui nous en manque, certes, mais la chose est si difficile !

Nous commençâmes notre vie de renfermés à la mi-octobre, en même temps que les Esquimaux se bâtissaient leurs maisons de neige. Jusqu'aux environs de Noël, il n'y eut pas de gros froids, mais il neigeait et neigeait sans cesse : nous essayâmes bien de sortir quelquefois, mais ce fut à y renoncer, on ne pouvait voyager, même à de courtes distances, — on calait partout jusqu'aux genoux. Puis vinrent les gros froids : c'était pitié de voir de malheureux Esquimaux, souffrant de la faim, partir à jeun sur la mer, en quête de phoques, — pendant le jour, chassant près de l'eau où il fait si froid, et, la nuit, sommeillant assis près d'un trou de phoque, attendant qu'il vienne respirer pour le darder, — tout cela, alors qu'il en coûte pour mettre le nez dehors, fût-ce seulement quelques instants. Nous, qui n'avons pas été élevés à ce genre de vie, qui n'avions que le régime de végétarien, — du pain et des fèves, car il n'y avait pas le moindre gibier — nous ne nous sentions guère l'envie de nous promener.

Voici plutôt le bilan de la température et du climat : — Par une moyenne de 30° au-dessous de zéro, nous

eûmes, en janvier, trois jours de calme, douze jours de vent avec temps clair et froid vif, seize jours de *poudrerie* dont six d'une violence extrême. Février, surtout la seconde moitié du mois, fut un mois de vent continu. Mars fut bien sombre : cinq jours de soleil, durant tout le mois. Avril s'adoucit un peu à certains jours, mais nous eûmes encore quatre jours de poudrerie intense ; les premiers oiseaux de neige arrivèrent à la fin du mois,— qu'ils étaient les bienvenus ! Mai débuta par une poudrerie de six jours, qui cessa le 7 pour reprendre le 8 et le 9 ; ce n'est que vers le 15 qu'il commença à faire plus chaud, puis, le 30, première pluie : et les oies arrivent.

On comprend maintenant que nous ne sortions guère par plaisir, — quand tout est désert, qu'on souffre du froid — avec la constante appréhension de se laisser surprendre par quelque tempête, qui n'aiderait pas à retrouver son chemin !

Au printemps, c'est différent. Juin fut triste, c'est vrai, — un mois de neige et de pluie continuelles — mais l'air est plus chaud : on ne court plus aucun danger, il n'y a pas de nuit, les canards abondent, et notre fusil, inséparable compagnon, rapporte toujours, et sans faute, quelque oiseau pour le dîner ou le souper ; et c'est la vie, le repos, la récréation, c'est la santé qui se remet à plein de la fatigue de l'hiver...

Voilà un aperçu de cette année. S'il y a un desideratum, le voici : à quand le mouvement de conversions, à quand aussi de meilleurs jours pour le côté matériel ? Tout est extrêmement cher, et le chauffage à lui seul absorbe toutes nos ressources. Nous avons beaucoup reçu des âmes généreuses ; mais que nous sommes loin du confort ! S'il en fallait pour demeurer ici, ou nous ne serions pas revenus, ou nous partirions tout de suite. Mais, tant que nous aurons l'indispensable, que notre santé tiendra, nous resterons à ce poste choisi ; et l'aide de Dieu ne nous manquera pas, et nous réussirons un jour à le faire connaître et aimer de nos pauvres païens esquimaux !

Arsène Turquetil, *O. M. I.*

C — 17 février 1920.

1° MISÈRES. — Durant les quatre mois écoulés depuis mon dernier rapport (25 août 1919), nous avons à signaler quelques misères inhérentes au pays, — sans lesquelles Chesterfield ne serait plus Chesterfield — mais la note dominante, c'est bien la joie, malgré les multiples difficultés que l'on connaît déjà. Je ne ferai donc qu'indiquer les nouvelles locales les plus saillantes ; puis, j'essaierai de donner une idée du travail de la grâce parmi les Esquimaux, en parlant de nos catéchumènes de l'heure actuelle.

La note caractéristique de cet hiver 1919-1920, c'est encore la famine. Pas de caribous, pas de vivres, pas d'habits : voilà le sort d'un trop grand nombre d'Esquimaux. En octobre, deux familles arrivent exténuées ; j'ai peine à reconnaître ces gens. Comme le jeûne les change ! Ils ont mangé leurs chiens, et ont rôdé des semaines entières à la recherche du gibier introuvable. Un homme est mort ici, quinze jours après son arrivée, laissant une veuve et deux enfants dans la misère noire. Les autres s'en sont tirés, mais ils ont subi un traitement ; une simple tasse de thé produisait chez ces gens une réaction qui ressemblait à de l'ivresse. Six familles arrivent ainsi de suite, l'une après l'autre ; mais nous sommes, encore aujourd'hui, bien inquiets au sujet d'une autre famille, qu'on attend toujours, qu'on cherche sans pouvoir en trouver la moindre trace.

Ces recherches ont amené la découverte de deux cadavres, gelés dans une misérable hutte de neige : un enfant de 8 à 10 ans, à moitié découvert, et un adulte, — homme ou femme, on ne sait pas — gelé sous sa couverture et recouvert de neige. La crainte des morts a empêché les païens de s'approcher de ces corps. Et cela à 30 milles à peine du poste, vers le sud.

Loin, à l'ouest, on rapporte l'abondance ; mais on dit aussi qu'un jeune gamin, de 20 ans à peine, entra l'été dernier, de bonne heure le matin, dans la tente occupée par deux familles et, trouvant ces gens encore au lit, saisit

une carabine et tua les deux hommes. Enlevant l'une des femmes, il menace de mort quiconque veut trouver à redire, et s'en va. Il paraît que les Esquimaux de là-bas ont résolu de l'affamer.

Puis, au nord, un jeune homme se noie, plusieurs morts de tout âge. Nous sommes loin pourtant de connaître le bilan des misères de cette année, car il est venu bien peu de monde ici depuis l'été.

Quant à la température, la saison est assez bonne : il y a eu peu de poudreries, relativement aux hivers précédents. Janvier a été bien froid ; la fumée, l'air chaud du poêle se sont congelés en haut de la cheminée, — ce n'était plus qu'un paquet de glace — heureusement, nous avons échappé à l'asphyxie, nous en tirant avec un léger mal de tête.

2° Catéchumènes. — Maintenant, à notre œuvre de missionnaires. Au nombre des affamés, venus ici pour échapper à la mort, il y avait un païen bigame. Cet homme n'est pas un étranger pour nous. Il ne manquait jamais de venir assister aux deux catéchismes du dimanche, quand il était ici ; l'été dernier, on le voyait même chaque matin à la Messe, priant, chantant avec les autres. Mainte allusion à sa fausse position, reproches directs aux polygames, dans le courant des sermons, le dimanche : rien ne le décourageait, — si bien que j'avais eu la hardiesse, l'été dernier, de lui conseiller de ne garder qu'une seule femme. Il avait bien pris mes avis et ne s'en était pas montré offensé, comme ces endurcis qui me répondaient invariablement de m'occuper de ce qui me regarde et de les laisser tranquilles.

Dès le lendemain de son arrivée, toute la famille vient à la Messe : nous n'avions pas de chrétiens alors, ce n'était donc pas pour suivre les autres. Le dimanche arrive, mes gens écoutent avec avidité, on dirait que ce n'est pas de la pure curiosité mais de l'assentiment ; même quand je parle contre la polygamie, ils approuvent, comme s'ils étaient décidés, tout prêts à se convertir. Mais, pensais-je en moi-même, qui saura jamais ce qu'un Esquimau pense réellement ?

Or, quelques jours après, voici venir l'une des femmes, — la plus âgée, bien que jeune encore : elle peut avoir une trentaine d'années. « Je voudrais être baptisée, dit-elle, je ne veux pas aller en enfer, j'aime bien Jésus, je voudrais aller le voir au ciel. » — « C'est là une bien bonne pensée, lui dis-je, mais c'est parfaitement impossible tant que tu seras la femme d'un polygame. » — « Oh ! fit-elle, je sais bien cela ; mon mari, ma compagne de maison, et moi, nous savons bien cela ; ce que je dis, nous le pensons et le disons tous les trois. Depuis l'an dernier, toutes les deux nous disons à notre mari d'en choisir une et de laisser l'autre ; il voulait bien, mais n'avait pas le courage ; aujourd'hui, il est décidé, nous ferons comme tu diras, tu nous instruiras et nous serons baptisés. »

Est-il possible, pensais-je en moi-même, que ces pauvres femmes consentent ainsi à n'avoir plus de maison ? La jeune a bien ses parents, mais l'autre n'a personne au monde qui la fasse vivre, jusqu'à ce qu'elle trouve un mari, — et cela n'est pas sûr non plus. Je lui fais entrevoir la possibilité d'une telle position, si son mari se décide pour l'autre. « Oui, dit-elle, c'est vrai, mais cela ce n'est rien auprès de l'enfer. » J'avais peine à croire à tant de résolution et de courage en cette femme païenne. Serait-ce jalousie, et parce qu'elle a deux enfants, espérant être choisie et se débarrasser de l'autre ? Nous allons vite savoir ce qu'il en est.

L'homme vient à son tour, expose le même désir, se disant prêt à tout. Il s'agit, d'abord, de savoir quelle femme il gardera. Le mariage, tel qu'il est en usage chez ces païens, n'est pas un vrai mariage, n'est pas valide même du seul point de vue naturel. Il n'est donc pas question de l'obliger à garder la première et à répudier la seconde. Je pose donc la question, à l'effet de savoir comment il se fait que, l'an dernier, il a pris cette jeune fille pour seconde femme, après tant d'années d'union avec l'autre qui a deux enfants de lui. J'apprends alors que la jeune était sa fiancée, la seule qui, à ses yeux, est sa femme légitime ; l'autre, orpheline, est sa sœur d'adoption, — il en a fait sa femme, jusqu'à ce que sa

fiancée soit adulte. Il s'est naturellement attaché à la « première », après tant d'années de vie conjugale, il n'osait la renvoyer, l'exposer à la mort : voilà pourquoi il la gardait. Mais sa seule femme légitime, c'est la jeune « seconde » ; et il la gardera. Tout se fit comme dit et promis : il logera, nourrira la « première » jusqu'à ce qu'elle trouve un autre mari, la regardant comme sa sœur, ne l'appelant plus que de ce nom, désormais. Je vis alors que tout avait été bel et bien décidé entre eux. La « première » ne se décourage pas, mais, au contraire, se montre toute heureuse de ce que, désormais, elle pourra se faire instruire en vue du baptême.

Je me souviens alors que c'était elle que j'entendais souvent, l'été dernier, dehors ou dans sa tente, chanter, de tout cœur, le cantique de la communion, sur l'air de : « Le voici, l'Agneau si doux » : — « Oh ! viens à moi, Jésus, je m'ennuie sans toi, j'ai hâte de t'avoir, car je t'aime beaucoup. » La grâce produit aujourd'hui son plein effet. Huit jours plus tard, nos gens devaient commencer leur catéchuménat, le 3 décembre, en la fête de saint François Xavier.

3° Accident. — Comme si le « Charlot » voulait se mettre de la partie et effrayer nos gens, ce jour-là, notre homme faillit mourir de façon tragique. Il était à la chasse au phoque, sur la glace de la mer. Le courant de l'Inlet n'était pas gelé encore, et il guettait les phoques qui viennent respirer à la surface. Il en avait déjà tué un. Un autre montre le nez, — un coup de feu : l'animal est mort, mais le vent d'ouest et le courant du golfe, très fort en cet endroit, l'emportent rapidement au large.

Vite, notre homme met le canot à l'eau. En quelques secondes, il arrive jusqu'à sa proie, la saisit, la soulève hors de l'eau pour la mettre dans le canot, et fait un faux mouvement. Le canot chavire ; le chasseur se dégage, cependant, et essaie de grimper sur le canot, qui se dérobe et enfonce sous lui. Le courant l'emporte rapidement. La terre est loin, mais la seule chance qui lui reste, c'est d'essayer de nager.

Sans hésiter, notre homme s'y met résolument, avec

toute l'énergie du désespoir. Il n'a jamais nagé de sa vie, mais frappe vigoureusement, comme un chien à la nage. Arrivera-t-il ? C'est loin. Il commence à perdre l'équilibre, les pieds paraissent hors de l'eau, la tête enfonce, il avale de l'eau. Deux Esquimaux et un blanc — qui le regardent, désolés et impuissants — s'attendent à le voir enfoncer d'un moment à l'autre.

A ce moment, la cloche de la mission sonne l'Angélus de midi. Ce son rappelle au malheureux en détresse ses projets de devenir chrétien ; du coup, il oublie tous ces esprits malfaisants, ces génies protecteurs qui l'occupaient tout entier, un moment auparavant ; il s'adresse à Jésus. Sur la glace, les spectateurs le voient avec surprise résister si longtemps au courant, au froid terrible, au poids énorme de ses habits trempés d'eau, s'approcher peu à peu, arriver à une étendue de glace mince, qu'il perce à grands coups de poing, brise avec sa poitrine ; et, finalement, on peut lui lancer une corde qu'il saisit, et on le hale sur la glace ferme. Il se lève, mais retombe épuisé et perd vite connaissance.

On l'apporte au poste. Tous s'attendent à une complication, soit du côté des poumons, soit du cerveau. Rien de tout cela : quelques heures après, rien n'y paraissait, — à peine quelques légères égratignures de la glace sur les mains. Le lendemain, il vient au catéchisme du soir, et commence son catéchuménat.

Bien que taciturne et parlant peu d'habitude, notre homme m'interrompt pour dire sa reconnaissance à Jésus, qui l'a sauvé hier, et pour lui promettre de devenir chrétien.

4° Conversions. — Depuis lors, il faudrait être bien difficile pour trouver à redire à la conduite de ces gens. Ils me rappellent, de point en point, mes premiers catéchumènes de 1916-1917. Si vous les voyiez autour de moi, chaque soir, tout yeux, tout oreilles, leurs traits réflétant toutes les idées que j'exprime : le désir, la joie, la crainte, l'horreur se lisent tour à tour sur leurs visages. On ne se fatigue pas d'enseigner de telles gens.

Hier soir, le rescapé vient me trouver après souper. Le

désir du baptême le presse. Il voulait savoir quand il serait baptisé. Je lui explique les raisons du délai imposé aux catéchumènes. — « Ah ! oui, fit-il, j'ai dit aux femmes, qui ont peur de leurs vieux péchés, et voudraient les enlever au plus tôt par le baptême, que ces péchés font bien peur, c'est vrai, mais que, si nous péchons de nouveau après notre baptême, ce serait bien pis, ce serait un bien plus grand péché : il faut bien connaître la religion, et s'y mettre de toutes ses forces, pour être bien baptisés et ne plus pécher après. »

Il ouvrait maintes parenthèses, pour me citer ceux de ses parents qu'il sait être bien disposés, qui ne manquent pas d'instruction pour se décider. Car c'est une chose qui m'a fait grand plaisir d'entendre de la bouche de ces gens qu'aujourd'hui les moqueurs sont bien rares parmi les Esquimaux ; ils ne se montrent plus, tout le monde parle de la religion, du ciel, de l'enfer, — quelques-uns manquent de courage pour s'y mettre, mais à la plupart il ne manque que l'occasion d'entendre parler plus à fond des vérités du salut.

Et cela seul vaut mieux pour nous que des listes de chrétiens baptisés à la hâte. Notre tactique a toujours été d'éprouver, d'instruire à fond les premiers chrétiens : nous ne voulons pas de chrétiens pour qui Jésus et Marie ne seraient que des esprits de plus à ajouter à la liste de leurs bons génies, mais des chrétiens instruits, fermes, qui brisent avec toute superstition, tout culte des faux dieux et tout faux culte du vrai Dieu...

Il y a quelques jours, la « première » sortait heureuse d'un catéchisme, le dernier de la série sur les sacrements. Je n'avais pas encore traité de la prière, ni de la dévotion à la sainte Vierge. Ce n'est qu'incidemment que le nom de la Mère de Dieu était venu au cours des instructions, et nos gens ne connaissaient Marie que par les cantiques en usage, le samedi.

« Et toi, lui dis-je, quel nom voudras-tu avoir, quand tu seras baptisée ? » Sans hésiter un instant, avec une précipitation qui trahissait l'ardeur de son désir : « Marie, dit-elle, je veux m'appeler Marie. » Et comme elle pronon-

çait ce nom ! Ce n'était plus une païenne pour qui le nom de Marie manque de signification : il y avait dans sa voix, sur son visage, l'amour, la confiance et le bonheur d'une vraie chrétienne.

5° Espoirs. — Nous avons eu aussi, pendant deux mois, un autre catéchumène, dont la conversion nous intéresse au plus haut point. Ce jeune homme, bon chasseur, jouit d'une certaine influence parmi les siens : ce n'est pas un misérable qui vit de charité, c'est plutôt lui qui fait vivre tout un groupe. Il appartient à la tribu de ceux qui se tiennent à l'écart et ont mérité le nom de moqueurs, jusqu'à ces derniers temps. Lui se sépare résolument de ces endurcis, — même de sa femme qui, bien qu'assez bien disposée, n'a pas le courage de venir — et il passe par-dessus tout. Chez lui, il est le maître, on ne se permettra pas de plaisantéries en sa présence ; l'image du Sacré-Cœur est exposée, notre homme prie, sans ostentation ni respect humain, et vient soir et matin à la Messe et au catéchisme.

Au bout de deux mois, il se voit obligé de partir — loin, à l'ouest — et ne reviendra qu'au printemps prochain. Il part à contre-cœur et les larmes au yeux. Je n'ai pas su qui l'envoyait, mais je serais bien trompé si cet homme, au printemps prochain, oublie ses premiers catéchismes, et ne revient pas de suite terminer son instruction, en vue du baptême. Une prière, s'il vous plaît, à l'intention de nos catéchumènes, — à l'intention de ce dernier surtout, sur la conversion duquel nous fondons de grandes espérances.

Nous aurons donc cette année, au printemps, 6 baptêmes qui ne font plus de doute aujourd'hui, — 2 hommes, 2 femmes, 2 enfants. Plus tard, si notre catéchumène absent persévère, il amènera au moins sa femme et son enfant, et sa conversion pourrait bien être suivie de plusieurs autres en peu de temps. On voit donc que nous n'en sommes plus à nous demander, comme il y a seulement trois ans, si jamais nous aurons des conversions parmi ce peuple. Le mouvement s'accentue et, une fois lancé, sera de plus en plus facile.

On devine bien que nos instructions à ces païens ne ressemblent guère aux prônes du dimanche dans les paroisses : la superstition, la sorcellerie, la polygamie, — toutes choses qu'on ne traite guère en chaire, par chez vous — tout cela fait le fond des catéchismes. Il faut des détails ; un principe général ne suffit pas. Pour donner des détails, il faut connaître ses gens, leurs mœurs, les termes qui leur servent à désigner toutes ces pratiques, l'idée qu'ils s'en sont faite jusqu'aujourd'hui, etc. Nous mettons à profit, maintenant, l'expérience acquise durant les premières années.

Puis ici, encore, nous sommes loin du parfum d'encens, qui embaume vos églises où se fait le catéchisme. Le matin, à la Messe, dans notre petite salle convertie en chapelle, nous avons une dizaine d'Esquimaux, petits et grands, habillés de haillons de peaux de bêtes qui datent de plus de deux ans. L'odeur aiguë de ces peaux surchauffées, imprégnées de sueurs, d'huile de phoque et autres parfums : voilà l'apéritif avant de déjeuner. Le soir, nous les respirons une heure entière avant le souper. Le dimanche, nous avons triple dose. Souvent, il faut aérer, — on n'y peut plus tenir.

Vous voyez donc que c'est bien vrai que les dispositions de ces gens nous donnent de grandes consolations, puisque, loin de nous décourager de ce régime, nous en sommes heureux ; et c'est précisément le bonheur d'avoir affaire à ces gens qui nous soutient et nous réconforte toujours.

6° Résultats. — Un mot maintenant sur nos premiers chrétiens de 1917. Nous avons appris la mort de Georges, ce pauvre souffreteux dont je vous ai parlé. Il était ici avec nous, l'été dernier, vivant en bon chrétien, nourrissant chaque jour son âme du Pain des forts. Il mourait quelques jours après son départ. Nous avons prié pour son âme, — nous, nos chrétiens, et nos catéchumènes eux-mêmes.

Joseph, Pierre et leurs familles sont au nord, à 150 milles d'ici. Ils nous ont écrit ; ils nous disent de n'être pas inquiets à leur sujet, — après quelques jours de disette, ils

se sont munis de vivres pour tout l'hiver. Joseph a été bien malade, — on l'avait dit mort, — les deux familles réunies ont prié avec ferveur, et le vieux s'est bien rétabli. Ces gens écrivent qu'ils n'oublieront jamais combien Jésus les a aidés alors. Ils vont revenir au printemps ; et j'avoue que j'ai hâte de les revoir, pour jouir de leur agréable compagnie.

Et maintenant, comme toujours, je veux redire à tous notre vive reconnaissance, pour les secours en prières, dons, marques de sympathie et de charité, qui nous ont soutenus jusqu'à maintenant, nous ont aidés à faire un peu de bien parmi ces pauvres païens, et qui nous permettront encore, j'en suis sûr, de continuer notre œuvre de missionnaires et d'apôtres, — bien loin de ceux qui nous sont chers, mais sous le regard et avec l'aide de Dieu et de sa Sainte Mère.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

NOUVELLES DE POLOGNE - Extraits d'une lettre du R. Père Paul ČZAKAJ, à Mgr le T. R. Père Général · — « Notre Juniorat polonais, ouvert depuis la mi-septembre (1920), compte déjà 28 Junioristes On nous a envoyé de Saint-Charles les cinq Junioristes polonais qui y avaient commencé leurs études, de sorte que nous avons été obligés de faire trois cours dès le début. Trois Pères se partagent les classes : ce sont les RR. PP. Jean NAWRAT, François KOSIAN, et votre serviteur. Les Pères Jean PAWOLLEK et Guillaume KULAWY se consacrent au ministère des Missions. Ce dernier se trouve en ce moment chez nous ; et nous en profitons pour lui faire prêcher la première retraite de nos enfants.

« Tous nos Junioristes, je puis bien le dire sans exagération, sont animés d'un bon esprit et pleins de bonne volonté. La vie de notre vénéré Fondateur, que je leur raconte peu à peu, semble faire bonne impression sur eux et les attacher à notre chère Congrégation. Nous leur parlons bien souvent de cette bonne Mère, de l'Administration générale ; et, tous les jours, nous prions spécialement, avec eux, pour la santé de notre Très Révérend Père Général.

« Nos bons Frères sont trop peu nombreux. Ils font l'impossible pour suffire aux premiers besoins. Le Fr. Jacques CIESIELSKI, le patriarche des Frères polonais et mécanicien habile, s'occupe des réparations de la maison. Le Fr. Jean SCHROEDER, un peu factotum, remplace aussi le menuisier. Le Fr. Antoine ADAMSKI, cuisinier exquis, nous aide à vivre. Nous avons des postulants, qui travaillent çà et là. Il nous manque un jardinier, un cordonnier, un tailleur, un relieur, etc., etc. »

SOMMAIRE DU NUMÉRO